

HISTOIRE

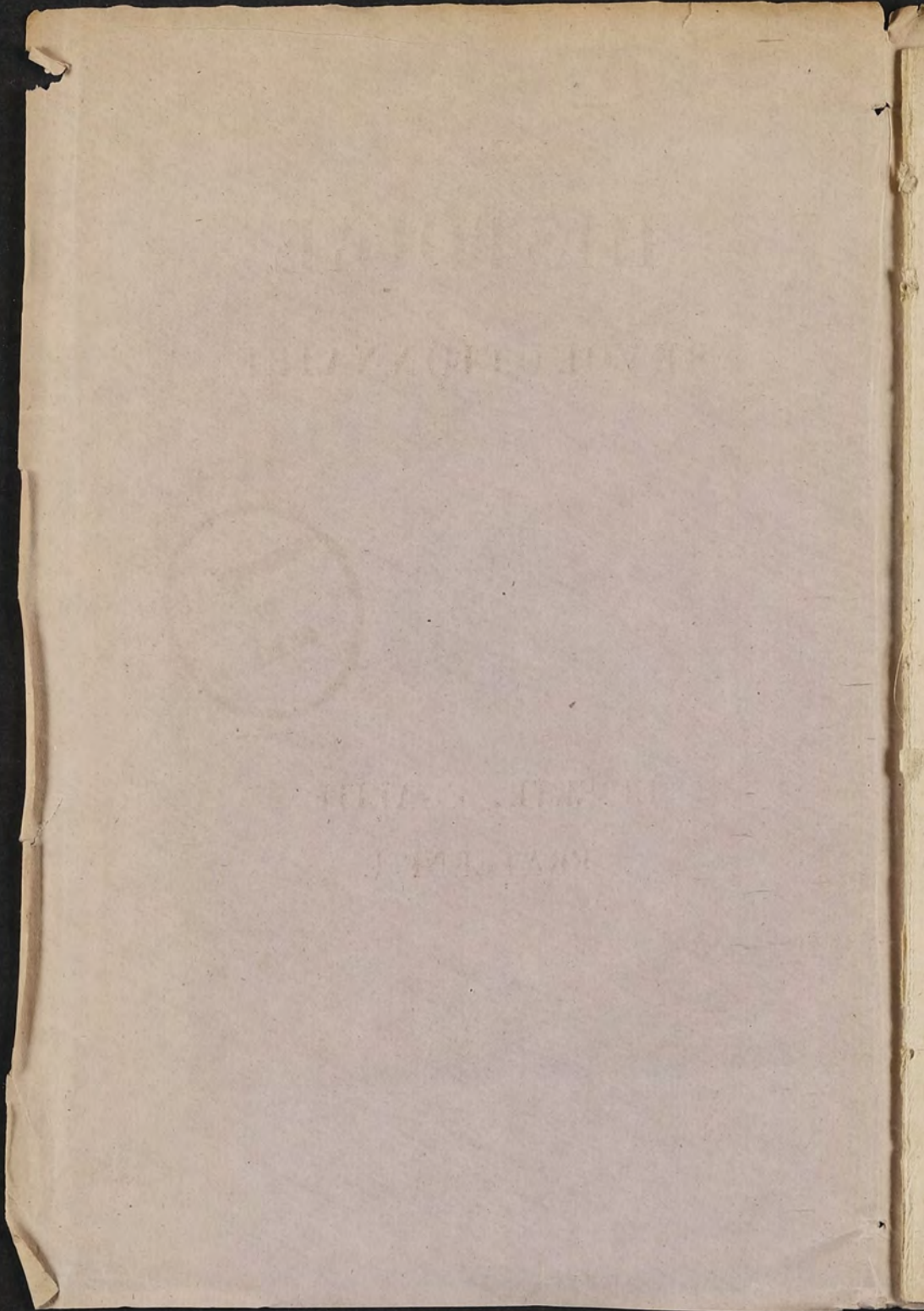
RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou





COUP-D'ŒIL
SUR PARIS;
S U I V I
DE LA NUIT DU DEUX
AU TROIS SEPTEMBRE.



A P A R I S,
CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

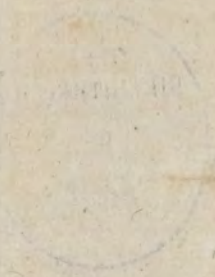
AN III^e DE LA RÉPUBLIQUE.

COMPAGNIE

PARIS

DE LA MONTAGNE

AU TROIS SEPTIEMBRE



PARIS

CHES LES MARCHANDS DE NOUVEAUTES.

AN IV DE LA REPUBLIQUE



COUP-D'ŒIL *SUR PARIS.*

PARIS, une des plus belles Villes du monde, est remarquable par la singularité des personnages qu'elle renferme, & cependant la plus grande partie de ses habitants n'a aucune connoissance de ce qui se passe dans cette vaste cité. Dans tous les tems, il seroit à désirer que l'on connût le mal, & particulièrement aujourd'hui, où il faut y apporter un prompt remède.

Cette grande Ville renferme des Spectacles, des Cafés & des Maisons particulières que beaucoup de Citoyens croient connoître, & cependant ils sont dans l'erreur; la police même, qui devroit en être instruite, est parfaitement dans l'ignorance sur cet article; & cela, parce qu'on prend pour Administrateurs

& Agents de cette partie, des hommes qui n'ont aucune idée des ruses qu'il faut employer pour lutter sans cesse contre le crime. Tel qui est bon cordonnier, bon tailleur, ne pourra pas, à coup sûr, être chef de la police de Paris : c'est une vérité dont on doit se pénétrer, & que l'on n'a pas encore malheureusement sentie.

Le Palais de l'Egalité offre un tableau bien frappant de tout ce que peuvent fournir les passions humaines. On y voit tour à tour des intrigans, des aristocrates de toutes espèces, des joueurs, des fabricateurs de faux assignats, des filoux, des filles publiques, en un mot tout ce qu'il y a de plus nuisible à la société, se trouve rassemblé dans ce malheureux Palais. L'honnête & paisible Citoyen que la curiosité y amène, ne se doute pas de choses aussi extraordinaires; cependant elles existent. Aux Cafés de Valois & de Foi, sont des rassemblements d'aristocrates qui se chuchotent à l'oreille, qui tournent en ridicule les plus belles opérations du gouvernement, & qui se plaisent à répandre les nouvelles les plus fausses. Il y a beaucoup d'émigrés & d'étrangers qui ont su se soustraire par adresse

à la vengeance des loix. Ces messieurs sont très-lians, s'informent de tout, & prétendent que leur avis doit passer comme un décret. Aux Cafés de Chartres & de la Rotonde, est une autre espèce d'hommes, ce sont des faiseurs d'affaires; ces fripons, qui roulent les jeux & autres endroits de débauche, tâchent de s'accoster de jeunes gens que le libertinage y a amenés, les sondent sur leur fortune ou celle de leurs parents; & après leur avoir peint le vice sous des couleurs attrayantes, ils finissent par leur offrir leurs services. Ces jeunes étourdis, novices encore dans l'art de tromper, apprennent sous de tels maîtres la manière de se ruiner & d'escroquer en peu de tems. On fait des lettres de change qui ne rapportent qu'un quart, vû que les négociateurs perfides, par les mains desquelles elles passent, ont tous part au gâteau; l'époque du payement arrive, on le manque, & ce premier pas une fois fait, d'honnête Citoyen qu'on auroit pû être, on devient un grand fripon. Il y a aussi dans ces Cafés, des fabricateurs de faux assignats & des voleurs; les premiers mettent une ligne de démarcation entre eux & ces derniers & sont bande à part; ce sont ordinairement de jeunes libertins ou des graveurs, ils se commu-

niquent les découvertes qu'ils ont faites & la manière dont ils doivent mettre en émission, pour tromper la surveillance qu'on pourroit avoir sur eux ; quelquefois ils se parlent en *argot* pour ne pas être entendus, & sortent avec la résolution de ruiner leur pays. L'un porte les faux assignats, & l'autre n'en est chargé que d'un seul, afin que s'il est attrappé en les passant, la loi ne puisse jamais le frapper ; lorsqu'il a réussi, son camarade lui en remet un autre : ainsi de suite. C'est chez les épiciers où il s'en passe le plus ; il seroit à désirer qu'il y eût à la recherche de ces coquins, des hommes qui entendissent l'*argot*, & qui fussent assez fins pour prévenir les maux qu'ils peuvent causer.

Les chefs de cette partie essentielle, sont malheureusement sans connoissance aussi bien que leurs agents, l'intrigue seule les a placés, l'intrigue seule les dirige, & il faut que la France apprenne de ma bouche une grande vérité, c'est que nos ennemis veulent faire la contre-révolution par les faux assignats du côté de la Suisse & du Mont-Blanc. On en introduit par millions, on les jette même par paquets dans les auberges, & dans quelques endroits on refuse les bons en paiements de peur d'en recevoir de mauvais ; la plus grande partie vient

de Londres ; c'est là où le crime est soutenu & où l'on prépare les maux qui vont déchirer la République. Ce sont des vérités bien terribles à dire ; mais loin de moi la politique, on n'en doit pas garder lorsqu'il s'agit de sauver son pays. Je sai que si j'eusse eu le courage de les dire il y a quelques temps, ma tête seroit tombé, mais sous le regne des loix qu'ai-je à craindre ? rien, je crois même que je mériterois l'estime de mes concitoyens qui jugeront mon cœur ; il a toujours été pur.

De tous côtés on cherche à discréditer les assignats ; le gouvernement qui avoit d'abord sévi avec raison contre les marchands d'argent, est dans ce moment-ci dans une espèce de léthargie sur leur compte ; on en vend publiquement, & on diroit volontiers qu'ils sont soutenus.

Quand aux voleurs, leur nombre s'accroît tous les jours avec leur audace, des vols immenses se font & mêmes des assassinats ; je dirai plus, des complots se forment, & si l'on n'y prend garde, à dix heures du soir on ne fera pas en sûreté dans les rues de Paris. Sous différens costumes ces scélérats s'infil-trent dans les maisons, y prennent des ren-

feignemens & se rendent ensuite à leur rendez-vous, où ils se font part des vols qu'ils préméditent; ils recommandent à celui qui doit entrer le premier, en cas d'enfoncement de porte, de ne pas s'occuper de minuties, comme du linge & autres effets, mais bien aux bijoux, argenterie & objets de valeur: car, disent-ils entre eux, il faut laisser cela aux *petits paigres* (1). Ils n'oublient pas de faire les menaces les plus fortes à celui qui seroit assez lâche pour *manger le morceau* (2). Ces citoyens adifs se mêlent aussi du soulèvement des porte-feuilles qu'ils nomment *lucs*, & pour cela ils vont aux portes des Spectacles où ils font foule; le plus adroit est en avant, suivi de ses aides de camp; il va tâtant les victimes qu'il veut immoler; & lorsqu'il trouve un *luc* qui a suffisamment d'embonpoint, & qu'il croit aisé d'escamoter, il le saisit & le passe adroitement à celui qui est derrière lui, afin qu'étant par hazard arrêté, on ne puisse pas le convaincre du délit; & dans ce cas, il y en a même qui poussent l'audace jusqu'à faire arrêter le malheureux plaignant

(1) Petits Voleurs.

(2) Découvrir le larcin.

qui est bienheureux s'il s'en retire pour des excuses. Cette canaille se trouve dans presque toutes les fêtes publiques, même à la guillotine, & j'ai remarqué que lorsqu'un condamné alloit à la mort, c'étoit très-souvent un filou qui l'injurioit pour fixer l'attention des spectateurs, pendant que lui ou ses associés les dévalisoient. Ils ont des endroits qu'ils nomment *tapis francs*, où ils partagent le fruit de leurs travaux; ils ont aussi des recéleurs, tels que Juifs, Orfèvres & prêteurs sur gage, qui leur achètent à vil prix les vols qu'ils ont faits, & les change sur-le-champ de nature.

Le Palais Egalité est rempli de filles publiques; ces coquines sont très-fines & très-adroites, elles joignent à cela un air roué qui a fait tomber plus d'un Citoyen des départements, dans leurs filets; le parisien même, quoique habitué à leurs regards pernicieux, s'y est souvent laissé aller. Elles partagent le fruit de leurs débauches avec leurs amants, qui sont pour la plupart des coëffeurs, joueurs ou voleurs; ils sont très-complaisants, souvent ils sont cachés dans une armoire, pendant que leur chère moitié s'occupe d'objets charnels; quelquefois ils sont disposés à recevoir

le porte-feuille que sa belle main a soulevé avec adresse au libertin séduit par ses charmes.

Depuis l'heureuse révolution qui abolit les maîtrises, plusieurs de ces femmes ont profités des bienfaits de la loi, & se sont mises dans des boutiques où elles étalent aux yeux des passants, quelques livres de poudre & beaucoup de pots vuides; à l'entre-sol elles ont un magasin mieux assorti.

Il y a encore quelques maisons de jeu, malgré la surveillance, mais ce sont des maisons particulières; on y est introduit par des escrocs qui s'attachent à avoir votre confiance pour mieux vous tromper. La maîtresse de la maison accable le nouveau venu d'honnêtetés, soupé, bal, tout lui est offert, pourvu qu'on lui sache de l'argent: on ne néglige rien pour avoir sa bourse, après quoi la porte lui est fermée. Les déesses de ces tripots se promènent ordinairement à l'heure du diné dans la grande allée; là, avec un œil agaçant, un sourire malin, elles invitent les pontes qui leurs sont notés comme bons, à accepter leur soupe; elles leur vantent beaucoup la bonne compagnie & les plaisirs de toute espèce que l'on goûte chez elles.

Il y a aussi des jeux de billards où l'on croit entrer pour jouer une poule, mais il y a une chambre de derrière où l'on vous invite de passer, & où se trouvent beaucoup d'escrocs qui jouent des jeux de hazard défendus par la loi, tels que biribi, trente & un, & autres aussi aurayants que dangereux.

Dans le Palais Egalité, ainsi que dans Paris, se trouvent des ventes à qui on a donné le nom d'encans républicains, & où l'on vous vole républicainement; dans l'espérance d'un bon-marché, l'honnête passant qui ne connoit pas le piège qu'on lui tend, se laisse tromper. On expose à ces sortes de ventes, le rebut de toutes les marchandises, sur-tout sur les articles de soyeries; l'entrepreneur a soin d'avoir à sa solde des individus qui poussent les marchandises très-haut, & qui les laissent adjuger adroitement à celui qui a la sottise d'enchérir sur eux. On a toujours, dans ces endroits, un bon aboyeur, car c'est aux accens de sa voix que se rendent les dupes.

Dans une des cours du Palais, dite des Fontaines, sont des cabriolets de louage que nos jeunes freluquets appellent wiskis, phaétons. Ces sortes de voitures se louent à l'heure ou

à la journée; ce sont presque toujours des filles ou des filous qui s'en servent; aussi les lioneurs qui s'y connoissent, ont-ils un œil bien vigilant, & font même quelquefois payer d'avance, lorsqu'ils n'ont pas une haute idée de la pratique.

Dans une des allées du Jardin opposée à celle fréquentée par le Public, se présente à la brune un autre tableau; ce sont des Nobles ou prêtres, qui s'y promènent de long en large. Là, séducteurs, hypocrites, ils acoient les jeunes gens que le hazard ou une intention criminelle y a amenés; & après leur avoir offerts des services pécuniaires, leur font des propositions que la délicatesse ne permet pas de nommer. On voit la même chose au jardin des Tuileries. Il y a dans Paris quelques maisons particulières qui servent aux débauches scandaleuses de ces monstres qui déshonorent l'espèce humaine. Ils sont cependant plus rares depuis l'émigration.

Dans la grande allée la plus fréquentée, se rend le soir un grand concours de monde; les filles publiques y jouent le premier rôle, ainsi que différents mauvais sujets, qui, sous le titre de Patriotes & de Marseillois, insultent

les honnêtes gens que la curiosité y a amenés. Avant le 9 Thermidor on voyoit plusieurs de ces bandits avec un gros bâton ou un sabre à la main, un bonnet rouge sur la tête, & tous chamarrés de petits bonnets & de diplomes qu'ils portoient à la boutonnière comme les marchands d'orviétan. L'assassin de la ci devant princesse Lamballe, étoit un des chefs; mais il n'étoit pas comme ces charlatans qui prétendent que ces espèces de saints-suaires ont touchés à saint Hubert & préservent de la rage; au contraire il disoit qu'il étoit enrégés démocrate, & que ceux qui en porteroient, seroient enrégés comme lui; il rappeloit à ses chers compagnons la gloire dont il s'étoit couvert à la nuit du 2 au 3 Septembre.

Tout trembloit devant cette bande; les jeunes gens fuyaient, les femmes honnêtes étoient insultées, & les coquines souscrivoient forcément à leurs désirs lubriques. On voyoit aussi beaucoup de filoux & de joueurs assis sur une chaise, suivre de l'œil le commerce nocturne des filles avec lesquelles ils vivoient; & lorsque ces malheureuses s'amusoient à rire avec des jeunes gens, ceux-ci se levoient brusquement, les abordoient; & en les avertissant

qu'il n'y avoit pas à souper à la maison , les prévenoient aussi qu'ils n'étoient pas d'humeur de s'en passer.

Tel est le tableau racourci du Palais de l'Egalité, qui est l'endroit le plus fréquenté de la Capitale, & qui en seroit le plus agréable, si on y maintenoit une bonne police.

Il y a à Paris plusieurs clubs ; le plus fameux est celui des Jacobins, dont les séances viennent d'être suspendues par ordre des Comités de la Convention. En mettant la partialité de côté, on ne peut pas se dissimuler que cette société a rendu de grands services à la cause de la liberté; mais des hommes de sang, des intrigants ont empoisonnés ses principes & l'ont fait voir d'un mauvais œil aux amis de l'ordre. Ses arrêtés étoient influencés par les tribunes, qui étoient presque toujours composées de femelles oisives qui abandonnoient les soins de leurs ménages pour venir caqueter & même cabaler contre les bons Patriotes qui leurs étoient notés par les Anarchistes. Ces femmes passaient la matinée à influencer le Tribunal Révolutionnaire, l'après-midi, elles insultoient au malheur des victimes que la tyrannie conduisoit à l'échafaud, &

le soir elles couronnoient leur hauts faits en se rendant aux Jacobins.

Il semble que le sort du peuple, cette portion bien précieuse de la société, soit fait pour tomber d'une erreur dans une autre. Dans l'ancien régime, lorsqu'un Faquin passoit sur le Pont-Neuf, tous les Décroteurs crioient, à l'envie l'un de l'autre : « Décroter-là, Monsieur le Chevalier, Monsieur le Marquis ? » Actuellement ils y ont substitué les noms de Capitaine, de Général ; aux portes des Spectacles, on voit à peu près la même chose ; les Crieurs de journaux se prêtent aussi à tout ce qui arrive dans le thermomètre politique ; tantôt ils crient, à gorge déployée, les grandes motions faites aux Jacobins, & le fameux complot dévoilé. Survient-il un changement, ils crient avec la même gaieté leur chute précipitée. Dans le monde, tel qui se flattoit d'être Jacobin dans l'ame, & qui en portoit le masque extérieur sur la tête, a jeté tout à la fois le bonnet & le diplôme dans le feu.

Il y a une chose terrible dans notre révolution, c'est qu'à peine un parti est-il anéanti, que d'autres lui succèdent : sous des dehors trompeurs ils en imposent au Peuple, qu'il

est malheureusement facile d'induire en erreur ; ils se déchainent contre ceux dont les crimes sont connus ; les grands mots de Patrie , de Bien-public sont dans leur bouche ; mais l'égoïsme est dans leur cœur. Couverts de crimes , ils prétendent dévoiler ceux des autres , & cela pour faire illusion , & éloigner de leur propre compte l'attention du public. Semblables aux voleurs , ils craignent la lumière.

Le Peuple est susceptible de toutes les impulsions. Lui présente-t-on des exemples de vertu , il y applaudit & les suit ; au contraire , si , sous le masque du patriotisme , on lui inspire la férocité , il devient inhumain.

Il y a un nombre considérable de Spectacles , ce qui devient très-dangereux pour la Scène , vu que les talens sont dispersés par la cupidité des Acteurs , qui s'engagent aux Théâtres où on leur donne le plus : la Police ne surveille pas assez ces sortes d'établissmens , qui cependant influencent beaucoup l'opinion publique. Dans presque tous il y a des loges grillées ; c'est dans ces endroits que vont habituellement les gens suspects , qui veulent tout voir , mais qui redoutent d'être vus. Les Théâtres les plus suivis , sont l'Opéra-Comique , la République ,

République , celui de la rue Feydeau & le Théâtre-François , à présent de l'Egalité ; c'est à ce dernier où sont réunis les plus grands talens ; aussi quand la Rive ou Contat jouent , y a-t-il une grande affluence de monde. Les autres petits Spectacles contribuent plutôt à égayer le Peuple qu'à l'instruire ; & il seroit bien à désirer que le Gouvernement , qui protège les talens , s'occupât du soin de rendre à la Scène Française son ancien éclat.

Il y a beaucoup de Cafés où vont les oisifs & les vieux politiques : les plus fréquentés , sont Procope , rue de l'ancienne comédie ; Manouri , quai de l'École , ci-devant Conti , au Pont-Neuf ; & la Régence , rue Honoré : c'est à ce dernier où est le rendez-vous de ceux que nous appelons Aristocrates ; ils passent leur temps à politiquer ou à faire leur partie ; il y en a parmi eux qui sont très-crocs , & qui en ont réduit plus d'un à la simple bavaroise pour le soupé.

Il y a aussi un grand nombre de Charlatans , qui ont l'impudence de se qualifier de Médecins , & qui font distribuer leurs adresses sur le Pont Neuf : après avoir fait un pompeux éloge de leurs eaux ou de leur élixir , ils in-

invitent les Citoyens à leur accorder la confiance. Avant la révolution, plusieurs de ces individus ont fait leurs cours sur les quais en jouant des gobelets, & en vendant de la pommade pour les cheveux, ou des pierres à détacher. Il y a quelque tems, on voyoit un de ces drôles en cabriolet avec un habit galonné pour mieux en imposer à la multitude; mais depuis qu'on a porté l'or & l'argent à la monnoie, il a cru prudent de se retirer, de peur que le peuple, mécontent, ne fâisât l'homme & l'habit.

Les filles publiques, à qui Chaumette avoit fait la chasse, continuent leur commerce, mais avec moins de scandale: celles du haut parage vont au Théâtre du Vaudeville où elles tâchent de mettre leurs charmes à profit; il y en a qui sont conduites par des Mamans qui ont l'œil à ce qu'elles ne perdent pas leur tems; les autres restent dans des maisons qui sont des espèces de Sérails; c'est dans ces endroits que vont le plus ordinairement les vieux libertins qui ont une réputation à ménager: là, ils voyent la brune & la blonde toujours prêtes à faire un sacrifice à l'amour, & cela par les doux charmes du porte-feuille. Les rues où

demeurent les plus jolies & celles du meilleur ton, sont les rues Honoré, de la Loi, S. Marc & neuve de l'Egalité.

Rue Jean-Saint Denis, sont des Auberges presque toujours garnies de vagabonds sans domicile, ou de libertins qui, s'étant atardés, couchent avec des coquines de la plus basse classe. Il faudroit avoir une surveillance particulière sur ces repaires de brigands.

Il y a plusieurs Cafés & Tabagies où se rassemblent les Voleurs qui infestent la Capitale; les plus fréquentés sont sur les Boulevards; c'est là où ils font les complots qu'ils exécutent dans la journée. Ils se trouvent toujours aux Spectacles où se donnent les meilleures pièces, parce qu'il y a plus de monde; ils vont aussi au Tribunal Révolutionnaire & à la Convention, où ils ont dévalisés beaucoup de Citoyens.

Les Prisons de Paris sont généralement toutes mal saines, sur-tout les Maisons de Force, les plus grands abus y regnent. On confond un homme, pour batterie, avec les voleurs & les fabricateurs de faux assignats. A peine est-il arrivé, qu'il faut qu'il paye une prévôté; & s'il n'a pas d'argent, on lui vend ses habits

pour y faire. Les voleurs demandent au nouveau venu, *s'il est franc* (1), & s'il ne l'est pas, ils le mettent bientôt au courant par leurs conseils & leurs exemples. L'objet de la conversation est toujours sur quelques forfaits, c'est à qui aura le mieux escaladé un mur, ou enfoncé une porte; ils se donnent mutuellement des leçons, & parlent avec un certain respect des grands hommes qui se sont distingués dans l'art de voler. Ils forment aussi de vastes projets qu'ils espèrent mettre à exécution à leur sortie. Autrefois ils faisoient des lettres de Jérusalem qu'ils nomment entr'eux *arcafians*; mais le décret de la Convention qui punit de mort les auteurs de ces lettres, a ralenti leur manière adroite d'escroquer. Beaucoup de Citoyens ont été attrappés, mais ils méritoient cette leçon, puisqu'eux mêmes vouloient être fripons.

Les maisons d'arrêts, pour les gens suspects, sont mieux tenues, mais les concierges sont de petits despotes qui tyrannisent ceux qu'ils ont sous leurs clefs. Le Luxembourg est celle où il y a eu le plus de victimes sous Maxi-

(1) Voleur.

milien; aussi voit-on sur les murs de différentes
chambres beaucoup d'épithaphes qui sont assez
curieuses, où les malheureux, après avoir
peint leur innocence, se résignent à la mort.
On y remarque généralement cet amour de
la patrie qui sont les principes éternels d'un
François, & qu'ils n'oublioient pas quoique
privés de la liberté. Lorsqu'un Prisonnier sor-
toit, il étoit reconduit par ses compagnons
d'infortune qui lui donnoient les marques de
la plus grande amitié & de la part qu'ils pre-
noient à son bonheur. Quand il en arrivoit
un autre, le plus grand silence régnoit, fût-il
même connu pour un homme de sang; on
ne se permettoit pas la moindre insulte. Ce
qu'il y avoit de curieux & qui ne faisoit pas
rire tout le monde, c'étoit la gamelle où tous
les rangs étoient confondus, le Porteur d'eau
& le Marquis mangeoient à la même table,
chacun mettoit la main au plat; & si le ci-
devant vouloit faire l'insolent, l'auvergnat le
rappeloit à l'égalité & le mettoit à la raison.

 NUIT DU 2 AU 3 SEPT.

Exterminez, grands dieux, de la terre où nous sommes,
Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes.

Mahomet. Acte III. Scène VIII.

TOUTE l'Europe a entendu parler de cette trop fameuse nuit, & les races futures auront peine à croire les horreurs qui s'y sont commises. Depuis long-temps elle étoit méditée par des monstres avides du sang de leurs concitoyens. Ces scélérats étoient revêtus de la confiance du peuple, Pétion, Manuel, & beaucoup d'autres, en étoient les chefs; ils avoient fait emprisonner plusieurs personnes qui auroient pû nuire à leur ambition. Ils imaginèrent donc de leur en ôter les moyens en les assassinant. Tout Paris sait qu'à cette époque la police étoit si mal administrée, que l'on fabriquoit de faux billets de la Maison de secours dans toutes les prisons, & l'on mettoit indistinctement un homme qui étoit pour un petit délit avec le grand criminel. Un jeune étourdi fut incarcéré pour

avoir fait des dettes sous le nom de son père ; il fut mis à la Force, & delà au Châtelet, alors maison d'arrêt (1). Arrivé dans cet endroit, quelle fut sa surprise ! il y vit fabriquer de faux billets de toute valeur ; les plus fameux voleurs vivoient dans l'abondance, pendant que le malheureux qui savoit résister au crime étoit dans la misère, & avoit à peine du pain pour sa subsistance. Le cœur navré, ce jeune homme écrit à Pétion, alors Maire de Paris, & lui dénonce les fabricateurs & les chambres où l'on fabriquoit. Des visites furent faites ; une immensité de billets fut trouvée ainsi que quelques planches. Alors Pétion, soit par politique ou autrement, écrivit au dénonciateur la lettre suivante, qui prouve que depuis long-temps on méditoit l'assassinat des prisons.

« J'ai reçu vos deux lettres ; je suis satisfait de votre conduite, mais je ne puis rien pour votre liberté, puisque vous êtes pour dettes ; si vos parens ne vous en retirent pas, patientez quelque temps, alors

(1) C'est dans cette Prison où il y a eu le plus de victimes & où on les assassinoit d'une manière plus cruelle.

» j'aurai un moyen sûr de vous en retirer ».
Signé PÉTION.

Il y a encore beaucoup d'autres faits qui tous prouvent le complot. Un grand nombre de personnes le savoient ; il y a même encore des gens en place qui dirigeoient cet horrible massacre.

Quelque temps après la nuit du 2 au 3 septembre, je fus envoyé par le Gouvernement à Londres, comme Agent secret. J'allois souvent manger dans une taverne appelée le Canon, *Jermin-Street* ; là se trouvoit un grand nombre d'émigrés, dont la plupart ne mangeoient qu'une fois en vingt-quatre heures, à une table d'hôte, moyennant un *schelin six pences*, qui font trente-six sous de France. Je m'y trouvois souvent pour les entendre jaser ; ils me prenoient pour un Négociant françois, mais fort aristocrate. La conversation vint à tomber sur le massacre de septembre ; un certain Marquis, qui passoit parmi eux pour un homme très-profond, dit en souriant : Ma foi ! Messieurs, je ne vous dissimulerai pas que depuis long-temps je savois qu'il devoit arriver un massacre, sans en connoître positivement l'époque, &

je vous promets que nous devons désirer qu'il se fasse souvent en France de pareilles horreurs ; car , sans y penser , les auteurs entrent parfaitement dans nos intérêts. Il faut être de bonne foi entre nous ; si les françois s'entendoient bien , s'ils suivoient strictement leurs lois , & qu'ils respectassent leurs prétendus droits de l'homme , nous pourrions bien renoncer à l'espoir de retourner dans notre pays. L'opinion est contre nous , ensuite les peuples voisins pourroient bien les imiter ; mais nous n'avons pas cela à craindre , les horreurs qu'ils commettent font voir la révolution d'un mauvais œil. Après un tel langage , je laisse la réflexion aux vrais amis de l'ordre & de la liberté , & je passe aux faits de cette nuit désastreuse.

Le deux septembre , vers les quatre heures du soir , les Commissionnaires de la prison dirent à l'oreille des prisonniers qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire dans Paris , & qu'ils présumoient que c'étoit pour les prisons ; plusieurs répondirent avec des transports de joie ; Bon , c'est sans doute le peuple qui veut nous mettre en liberté , ou nous envoyer combattre les ennemis. Une heure

après , les Guichetiers vinrent dirent qu'il falloit se précautionner pour le soupé , vu qu'on alloit bientôt fermer. Cela donna de l'inquiétude ; on ne savoit à quoi l'attribuer. Quelques-uns eurent la curiosité de regarder par une grille qui donnoit dans le guichet ; ils virent entrer deux hommes à moustaches , qui demandèrent à parler au Concierge que l'on fit descendre ; ils lui parlèrent bas : & lorsqu'ils eurent finis , cet homme respectable fit un frémissement , & leva les mains au ciel. Les deux particuliers à moustaches apperçurent les prisonniers curieux , & tirèrent le fabre pour les faire descendre ; ceux-ci , forcés d'obéir , descendirent & rapportèrent ce qu'ils avoient vus à leurs compagnons d'infortune. La crainte s'empara dans le moment de tous les esprits ; l'espérance ensuite y fit place. Ce sentiment , bien cher à des malheureux , fit qu'ils rentrèrent , comme à l'ordinaire , chacun dans leur chambre ; on les compta comme de pauvres brebis , & on les enferma. Une fois rentrés , on se mit à souper ; chacun donnoit son avis sur ce qu'on avoit vu , & sur la fermeture des chambres qui se faisoit de meilleure heure qu'à l'ordinaire : aucun ne pouvoit dire le vrai motif ,

tant ils étoient éloignés de soupçonner qu'on viendrait les assassiner. Sur les onze heures du soir, les chiens aboient avec force, la voix rauque des Guichetiers se fait entendre, tout le monde se réveille en sursaut, & chacun va aux grilles pour voir ce qui se passe. On voit des gendarmes & d'autres personnes dans les corridors avec des sabres, une torche à la main, & les redoutables clefs qui annonçoient qu'on venoit chercher quelqu'un. En effet, on fit descendre les prisonniers six à six; ils gagnèrent le guichet, & quelques minutes après, on entendit crier dans la rue vive la Nation. Ce cri fit naître la joie la plus grande parmi les prisonniers, qui se mirent dans la tête qu'on les envoyoit aux frontières, & ils crièrent de toute leur force : vive la Nation ! allons aux frontières. Cette douce erreur dura à peu près deux heures, que l'on employa à assassiner les victimes de la partie opposée de la prison; après quoi le moment fatal arriva. O vous, âmes sensibles, qui entendrez ce récit déchirant, & qui sans doute verserez des larmes, consolez-vous, ce n'est pas le peuple qui a commis ces forfaits, mais bien des scélérats qui ont abusés de son nom !

Les aboyemens des chiens redoublent , les assassins ivres ouvrent le guichet & entrent tout sanglans dans la cour , tenant à la main leurs sabres , prêts à immoler la première victime qui va se présenter ; plusieurs montent accompagnés des guichetiers qui craignoient eux-mêmes pour leur propre vie. On entend rouler les énormes verroux ; sept à huit fantômes paroissent , ils étoient couverts de sang , ainsi que le glaive qu'ils portoient ; leurs traits étoient effacés par son jaillissement , & on ne reconnoissoit en eux rien qui tint à l'humanité. D'une voix effrayante ils ordonnèrent à leurs victimes de sortir. L'un d'eux qui ne vouloit pas qu'une seule s'échappât , enfonça son sabre dans les paillasses & fit des menaces terribles à ceux qui oseroient le tenter. Tous descendirent dans la cour comme de pauvres agneaux : ils s'embrassoient en se faisant les derniers adieux. Un guichetier se promenoit rêveur , plusieurs malheureux se jetèrent à ses pieds en lui demandant grace : cet homme quoique naturellement dur , frémit & ne put s'empêcher de verser quelques larmes : ainsi qu'on juge du tableau. Les assassins , tous furieux , saisissent leurs victimes , & les conduisent entre les deux guichets. C'est là ,

grand dieu ! que l'on éprouvoit toutes les angoisses de la mort la plus cruelle ; d'un côté on voyoit des cannibales armés de sabres & de piques toutes rouges, la rage peinte sur la figure, & qui n'attendoient que le moment de frapper ; de l'autre, c'étoit une espèce de comptoir garni de brocs de vin & de verres ensanglantés ; plusieurs individus étoient debout & demandoient aux Prisonniers leur nom, après quoi on les faisoit passer à la porte où ils étoient assassinés. Leurs cris plaintifs venoient accabler les malheureux qui attendoient leur tour : on ne leur donnoit pas le temps de s'expliquer, une voix terrible prononçoit ces mots : qu'on le conduise.... Ce spectacle déchirant fit perdre connoissance à beaucoup de peres de famille & d'honnêtes Citoyens détenus seulement par suspicion ; ils furent sacrifiés. Le jeune homme dont nous avons parlé l'auroit aussi été, s'il n'eût conservé la présence d'esprit, en disant aux assassins qu'il étoit pour dettes, & que si on lui ôtoit la vie, on lui ravissoit en même tems la douce satisfaction de payer ses créanciers ; tous alors s'écrierent : C'est juste il ne faut pas le tuer, & il fut mis au nombre des victimes échappées à leur rage. Ils continuèrent jusqu'à quatre heures du matin

à égorger, & ceux que l'on avoit mis de côté étoient toujours entre la vie & la mort. Ils voyoient passer leurs camarades de chambres, & une minute après entendoient leurs gémissemens qui étoient toujours suivis des cris répétés de vive la Nation. Enfin après les plus grandes recherches, & ne trouvant plus personne, un des chefs des assassins aborda le concierge, & lui dit, en lui montrant son sabre encore tout fumant : tiens il en a mis bas plus d'une centaine, & si tu nous caches quelqu'un il va te servir à toi-même. Cet homme respectable, lui répondit avec le calme que donne la seule vertu : je ne crains pas tes menaces, je sais que ma vie est entre tes mains, mais je ne cache personne. Satisfait de cette réponse, il va rejoindre ses camarades qui ordonnèrent qu'on amenât devant eux ceux qui devoient la vie à leur clémence, & ils leur signifèrent qu'ils avoient bien le droit de mettre à mort ceux qu'ils croyoient coupables, mais qu'ils ne pouvoient pas donner la liberté aux autres, & qu'il falloit qu'on les mît dans les cachots jusqu'à nouvel ordre, ce qui fut exécuté. Un quart d'heure après, on entendit les guichetiers ouvrir les portes en criant en liberté : la joie s'empara de tous les cœurs,

mais elle n'étoit pas bien pure : on craignoit que ce ne fût une feinte dont les scélérats se servoient pour mieux accabler leurs victimes. Tous cependant volèrent au guichet en tremblant, & le Président, après avoir fait faire silence, leur adressa ce discours : le peuple nous a nommés pour rendre justice, vous voyez aussi que nous avons sçu distinguer l'innocent d'avec le criminel (1) ; que cet exemple soit toujours devant vos yeux ; nous vous rendons la liberté, & pour qu'en sortant on ne vous assomme pas, vous crierez vive la Nation, & tous les membres de la société auront un Prisonnier sous le bras dont ils répondront sur leur tête. Ce discours étant fini, on entendit des cris mille fois répétés de vive la Nation, & on sortit aux acclamations des spectateurs : mais à peine a-t-on fait dix pas, qu'on apperçoit sur le pont-au-change les cadavres de trois cents malheureux mutilés & dont le cœur de quelques-uns palpitait encore : qu'on juge de l'impression que cela pouvoit faire sur des victimes échappées à un tel sort.

Toutes les Prisons de Paris furent la proie

(1) Sur trois cents trente prisonniers, il n'en réchappa que trente dont la moitié étoient des voleurs.

de ces monstres, dont le souvenir fait frémir
d'horreur, mais aucune n'offre un tableau aussi
effrayant que celle du Châtelet.

F I N.

